

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

À la santé du serpent

Robert Marteau

Volume 15, Number 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30365ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marteau, R. (1973). À la santé du serpent. *Liberté*, 15(3-4), 97–103.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1973

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

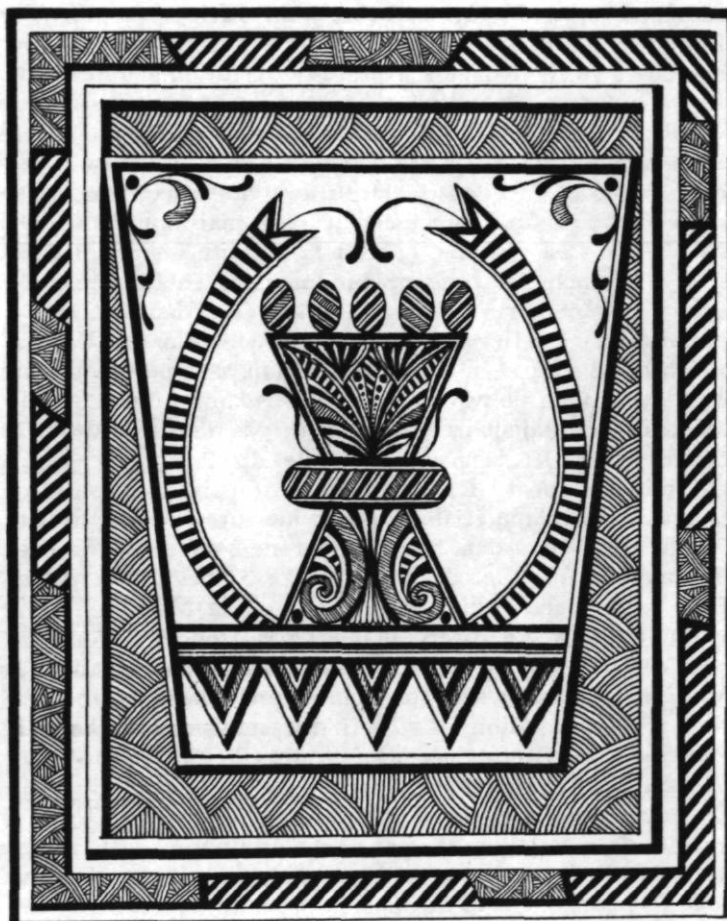
érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

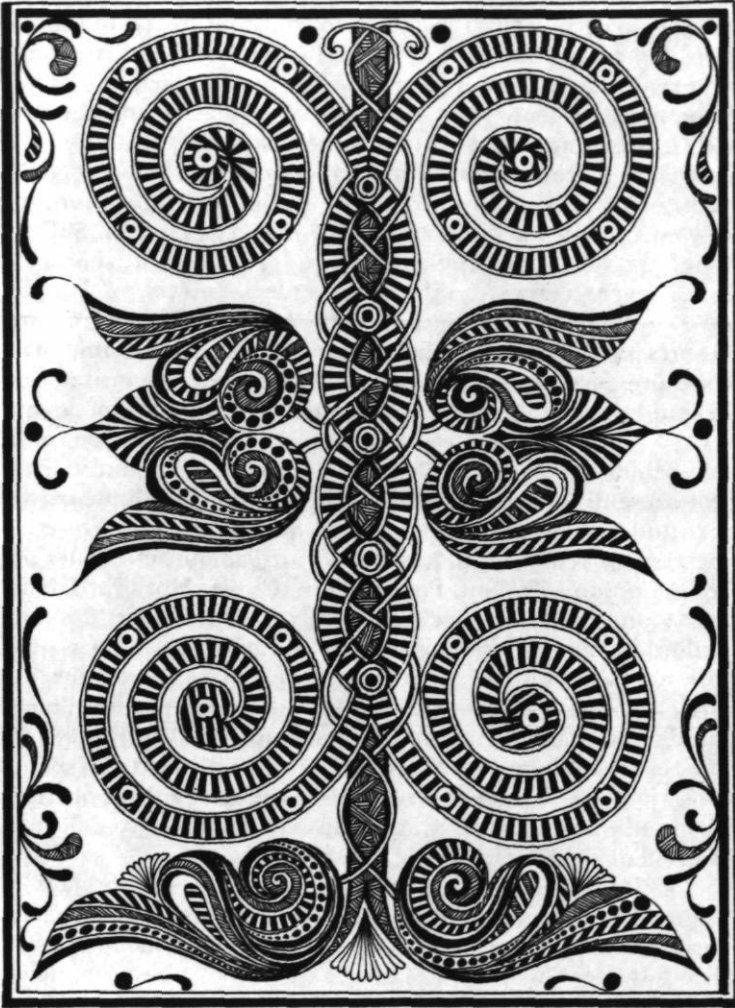
<https://www.erudit.org/en/>

A la santé du serpent



Dessin de Bernard Huin

Je ne puis faire autrement que voler ce titre à René Char. Les apothicaires n'ont-ils pas depuis longtemps volé à Hermès son caducée ? Après tant d'autres déjà, Jean Mignon grave l'image du Paradis : Adam, Eve, — et le serpent, qui se hisse le long du fût de l'arbre pour offrir la pomme. Eve pouvait-elle refuser ? Ce n'est pas certain, et le refus en tout cas eût signifié l'arrêt du processus création-manifestation. Au moment où est suscité le serpent, la Création est image visible au seul Créateur puisqu'il n'y a pas de Créature encore différenciée pour voir l'acte non plus que la figure qu'il produit. Adam et Eve dans le Jardin sont les deux éléments de cet acte et de cette figure, éléments créés mais non manifestés. La Création est Univers, elle est la parfaite image du Créateur ou Principe se contemplant lui-même en lui-même. Du Principe Père-Mère indissocié le couple Adam-Eve est la parfaite image reflétée. Nous sommes encore dans l'Unique. Le chiffre 2 n'a pas été dit, et le dire non plus, puisque le dire c'est deux. Que pouvaient donc dire Adam et Eve ? Simple-ment, ils ne disaient pas : il n'y avait pas d'un et d'autre, ils étaient en reflet la parfaite Parole du Principe créateur. Qu'était le serpent ? L'onde-feu de cette parole, le soufre de la matière non matérialisée — ou mercure. En cet instant, Parole, Matière, Adam-Eve, Serpent ne sont pas différents, ils sont parfait reflet du Principe. Le Serpent, c'est Adam-Eve ; le Serpent, c'est la Parole, qui est la Matière à l'état vibratoire. Il y a Univers, il n'y a pas Monde, si l'on veut bien accepter que le Monde c'est l'Univers acquiesçant à la Matière, c'est-à-dire se manifestant. Le choix est entre Création et Manifestation, et à vrai dire il n'y a pas choix, le Principe étant l'obéissance à lui-même. Obéissant à lui-même, il obéit à son mouvement, qui est d'expansion et d'amour. Ce que figure la pomme, c'est le mouvement de l'Univers au Monde, soit le passage par la matérialisation et le retour de la Matière à sa source unique. Dans le Jardin, Adam-Eve et le Serpent sont présents dans la présence du Principe créateur en laquelle ils ne sont pas différents. Leur différence ne se manifestera qu'à leur naissance, c'est-à-dire lorsqu'ils seront expulsés de la présence, dont ils vivront au-dehors et laquelle ils voudront réintégrer par réunion. Où est la faute, où est le



Dessin de Bernard Huin

péché ? Non point dans le Jardin, qui est l'image qu'à lui-même réfléchit le Créateur. Non point dans le choix, qui n'existe pas, puisqu'à soi-même le Principe ne saurait désobéir. Où est la faute ? Où est le péché ? Où est la malédiction ? Qui a dit qu'il y avait faute, péché, malédiction, qui sinon l'homme tout seul, l'homme libre, et donc libre de choisir ? Le Créateur ne chasse pas l'homme du Jardin, il le donne à lui-même et lui donne la terre pour qu'il en fasse ce qu'il veut, pour qu'il choisisse d'en faire ce qui lui semble bon, lui qui est né, qui est libre, animé, parolier, connaissant. S'il y a faute, péché, malédiction, c'est que l'homme a choisi de se les inventer après qu'il eut passé de l'Univers au Monde, du 1 au 2, de la Création à la Manifestation. Il était un dans la présence ; il se voit deux avec la présence en lui, mais cette présence, il est libre maintenant de la vivre ou bien de l'expulser. Tout est deux, tout est double. Le Principe a consenti à son propre mouvement d'amour et d'expansion, et il s'est scindé en ses deux éléments toujours en lui indissociés. Il a consenti à ce que l'Univers soit, à ce que le Monde existe, à ce qu'il y ait Adam et Eve, à ce qu'il y ait le soufre et le mercure, le feu et l'eau, à ce qu'il y ait l'amour, et par les noces et l'union : l'enfant, l'or et le vin, Christ, Horus et Dionysos. Ayant obéi à son obéissance, l'Un s'est recouvert du voile ondé de la matière, non pas pour se cacher, mais pour qu'il soit vu. Il a acquiescé au jeu et au dialogue, il a acquiescé à la vie, à la mouvance, à la multiplication ; il n'a pas figé l'homme dans sa Parole, il l'a animé pour qu'il multipliât ses langues et ses costumes ; il l'a animé pour qu'il construisît Babel en se jouant ; il a laissé ouverte la porte du Jardin pour que l'homme y retournât si, ayant choisi en connaissance de cause, il décidait de préférer la vie à la mort.

La faute, le péché, la malédiction, c'est d'avoir dans le doute choisi d'accuser le Créateur de l'expulsion de la Créature. Elle lui reproche alors d'avoir obéi à lui-même, c'est-à-dire à la vie. Quand la Créature s'est vue, elle s'est vue deux, et a reproché à une moitié de l'avoir privée de l'Unité. Quand l'homme a vu le Serpent dans l'arbre, il l'a vu double et lui a dit : « Tu es le tentateur », et il l'a fait descendre de l'arbre pour l'exterminer. C'était beaucoup plus tard, c'était quand

L'homme s'est perdu de vue : alors il a nié la présence en lui, alors il a remplacé par la morale la présence en lui qu'est le sacré. L'homme a commencé à se livrer à ses propres mains, l'homme a commencé à se faire son procès ; il a décidé qu'il se jugerait et jugerait son semblable et qu'avec le fer il trancherait le mal. L'homme a dissocié le serpent de l'arbre, l'arbre du jardin, le jardin du Créateur. Etant deux et disant, et oubliant que deux était don de l'Un, il a fait de deux une bonne part et une mauvaise. Ainsi il a accusé la femme d'avoir accepté la pomme ; il a accusé le serpent d'avoir tenté la femme ; il a accusé le créateur d'avoir créé le serpent, sans plus voir que le Créateur est le Serpent même. L'homme a commencé à déraisonner de la sorte quand, se voilant la face, il a substitué la morale au sacré. Longtemps il avait gardé en lui la présence du jardin, longtemps il avait connu que le Serpent était l'image du Créateur, longtemps il avait du Serpent glorifié la présence en lui ; longtemps l'homme s'était en lui-même accueilli pour que le serpent lové sur la pierre du sacre sifflât et chantât le feu dans la flûte d'os, dans le fût de vertèbres, dans la colonne de l'arbre ; longtemps il l'avait connu comme feu du monde et il l'écoutait en lui monter jusqu'à ce que la Parole en son ciel éclatât, Lumière, Logos. L'homme maya vivait cette connaissance ; l'homme hindou vivait cette connaissance ; l'homme d'avant le déluge vivait cette connaissance ; l'homme d'Egypte, de la bouche du naja, recevait la fleur de lotus ; l'homme Moïse obéissait encore et sur la perche dressait la vipère royale ; et l'Homme Christ se livrait aux aveugles pour qu'on le hissât sur le bois. Regardez, vous serez guéris. Ils ont des yeux pour ne pas voir. Un poète regarde la croix. L'homme est un temple, et le temple du serpent : des circonvolutions de l'intestin aux volutes du cerveau. Le serpent est le seul qui fit et qui fait le monde et sa robe sans couture, et c'est lui l'ondoiement perpétuel de la vie sur les croix et les stèles d'Irlande ; et c'est lui sur les cloches de Chine qui appellent l'homme à l'intérieur jardin du vide où se tiennent les forces ; c'est lui les arabesques maures des mosquées et des tapis ; c'est lui le soleil, cordon de cire blanche sur lui-même enroulé qu'on porte en procession un jour de juillet vers l'église Sainte-Marie

d'Arles-sur-Tech ; c'est lui que Marie foule au pied de la croix et adore en haut, car elle est elle-même la matière de l'esprit, l' de la Vierge zodiacale, le mercure où le soufre est en attente ; c'est lui l'Unique qui se dédouble et gravit la baguette d'Hermès afin de s'envoler. C'est lui le parfait musicien, puisqu'il est la musique et la flûte. C'est lui qui gravit l'échelle pour rejoindre la Dame au sommet de la tour ; il est de la matière la force vive qui s'érige et monte par degrés à la chambre haute ; il est le crucifié sur la montagne du crâne, où il meurt pour renaître. Tant que les hommes le reconnaissent, ils bâtissent les temples à leur image ; ils connaissent en eux l'espace vide du sacré ; mais quand ils ont dépassé l'âge du milieu, en notre ère nommé Moyen Age, une lassitude s'empare d'eux et la méconnaissance les mène à se réfugier dans la sphère réduite de leur intellect, de leur histoire, de leur mémoire. Alors ils commencent à fabriquer au lieu de faire, et ils abandonnent leur singulière et individuelle royauté entre les mains de leurs semblables, qui les asservissent ; ayant oublié la loi d'obéissance au principe de vie, ils se livrent à l'arbitraire des lois auxquelles ils se résignent ; ils deviennent la proie de leurs propres idoles, lesquelles dévorent de la vie pour enfanter de la mort. Les âges qui ont dressé les temples, figuré l'espace sacré et la Parole vivante, ces âges sont à nos yeux engloutis. Ce que nous en percevons, c'est la coquille vide, le calcaire inhabité. Deux ondes déjà nous frôlent, ce sont celles du Verseau. Les réducteurs de têtes et les nécrophages continuent leur oeuvre. Ils disent : la matière pense, mais ils ne savent pas ce qu'ils disent ; ils déclarent : la parole se parle, mais ils ne savent pas ce que parler veut dire. Deux ondes nous frôlent : la promesse est impérissable ; le double serpent vibre déjà comme toujours, loin mais en nous. L'homme est arbre, serpent et oiseau. Le serpent monte à l'arbre et l'oiseau le couronne. L'homme est alors aérien et pneumatique, le souffle est en lui, et sa parole volatile à nouveau porte le sens. De la morte littérature renaissent les Ecritures. Les abeilles une autre fois habitent la ruche ; une autre fois les dieux bruissent sur la terre comme au ciel ; une autre fois l'homme est à l'origine et il génère ou engendre par la bouche le poème neuf ou renouvelé : il fait

le Cantique des Cantiques ; troubadour, il chante la Dame et danse sur les montagnes ; il est le plain-chant ; il élève voûtes, flèches, tours : il voit les dieux et déesses ; il est un temple vivant et il fait des temples vivants ; le monde joue en lui ; et il joue le monde ; la croix est croix de vie et de résurrection, et le sacerdoce n'est pas un service d'enterrement. Libre, l'homme obéit au Principe qui le régit et régit l'Univers ; les philosophies réductrices et les structures pétrifiées finissent par tomber en poudre pour le nouveau bond de la Parole vive. Ne demandez pas : Etes-vous croyant ? Demandez : Etes-vous vivant ? En même temps que nous mourons la mort d'un monde, il nous faut tenter de vivre sa résurrection. Il nous faut peu à peu nous gagner à cet immense effort d'entrer vivants dans notre mort contre la tentation de nous abandonner à mourir déjà morts. La liberté pour quoi faire ? La liberté pour être libre. La liberté pour être libre d'obéir non pas à qui que ce soit, mais au Principe même de création ; contre cela se rebeller, c'est choisir la mort contre la vie ; c'est crier : Vive la mort ; c'est remettre entre les mains des magiciens noirs et des nécromanciens le pouvoir du royal Serpent, et sa coupe — le Graal—, ce *christol* que Jean l'Évangéliste désigne au Baptiste dans une peinture du Greco, aussi bien ce calice du même Saint-Jean l'Évangéliste, calice d'or alchimique contenant l'Ophidien que Memling peignait un siècle auparavant derrière le panneau de rétable consacré à Sainte-Véronique.

ROBERT MARTEAU